

Le bois du pendu

Annie Dulong

Numéro 3, hiver 2004

Expériences du paysage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2217ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dulong, A. (2004). Le bois du pendu. *Contre-jour*, (3), 129–131.

Le bois du pendu

Annie Dulong

Toute mon enfance, quelques arbres perdus au milieu d'un champ ont été le bout de mon monde. Passé ce point, c'était l'immensité, des terres à perte de vue. Chaque hiver, nous partions en expédition affronter l'inconnu, armés de biscuits, déterminés à voir enfin ce qu'il y avait au-delà. L'objectif : franchir le bois, puis le fossé, et atteindre les terres étrangères que la forêt nous cachait.

Sauf qu'il y avait cette histoire. Une histoire de pendu. Alors, dès que le bruit de nos pas dans la neige était remplacé par celui du vent dans les arbres, nous nous arrêtions, n'osant même pas sortir nos biscuits de nos sacs pour nous redonner courage.

*

Je rêve parfois. J'imagine n'avoir jamais eu de bosquet de quenouilles pour arrêter mon regard, jamais de fossés impossibles à traverser, de bois du pendu dont on ne sait pas si le mort y est encore, s'il y a déjà été ou si ce n'était qu'une histoire pour en éloigner les petits et permettre les jeux sérieux des

grands. Pourquoi, même grande, ai-je toujours résisté à la tentation de ce bois, jusqu'à ce qu'une balafre l'ait déparé de son mystère en le coupant en deux ?

*

Les champs, en tempête, le dos au sol. Ne plus voir d'où l'on vient, être blanche, seule, essoufflée par la neige et le vent, et vouloir se perdre et crier, ne plus revenir parce qu'on respire enfin, perdue au milieu de champs que l'on hante depuis toujours.

Je n'ai jamais pu reconnaître ce qu'on y semait. Mais je savais le bruissement du vent dans les pousses fraîches. Un vent vert, pas du tout comme celui de la pluie, plus doux, surtout au coucher du soleil. La pluie, c'était l'agitation soudaine des feuilles. La neige, le silence.

*

Lorsque je suis revenue chez moi après une tempête qui avait tout enveloppé d'une épaisse glace, je me suis retrouvée entourée d'arbres figés dans le mouvement qui les cassait. Je connaissais les visages du vent dans les arbres mais pas celui de leur immobilité forcée.

J'ai oublié l'appareil dans mes poches et, les mains désespérément vides, je suis restée là, les oreilles pleines de ces bruits que je ne reconnaissais pas, ceux d'arbres qui tentent de se défaire du fourreau de glace dans lequel ils sont enfermés. Le paysage que mon regard avait toujours cru immuable ressemblait à un champ de bataille.

*

Chaque fois que je suis revenue sur mes pas pour photographier le pays de mon enfance, je suis repartie les mains vides. Il se refuse à être transformé en rectangle de papier. J'ai photographié des arbres partout où je suis allée, en Europe et ici, j'ai traversé des forêts, fréquenté des parcs, cherché des champs jaunes de soleil. Mais le champ de mon enfance, le bois du pendu, se refusent encore, comme si je n'avais accès qu'au visage de ce que je ne connais pas. Je reste là, l'appareil immobile, rendue muette par trop d'intimité. Peut-être me faudra-t-il attendre d'être partie depuis si longtemps que je ne les reconnaîtrai plus. Attendre que l'horizon me laisse un peu d'espace, l'espace nécessaire pour pouvoir transformer la vision en image.

*

Aujourd'hui, quelques carcasses, restes de vieilles machines agricoles, trônent au milieu du bois du pendu. Elles devraient me rassurer sur ce cadavre que j'ai toujours craint de découvrir. J'ai cessé de vouloir photographier ce reste de mon enfance. Mais, comme lors de mes anciennes expéditions, mon regard continue de s'arrêter à ces quelques arbres, frontière que je n'arrive pas à dépasser.